

YANN DALL'AGLIO

JT'M

L'AMOUR



EST-IL
HAS BEEN?

Flammarion **Antidote**

Extrait de la publication

Jean Jullien

Anti dote

HALTE AUX CONSENSUS MOUS,
AUX FAUSSES ÉVIDENCES,
À L'OPPOSITION STÉRILE DES EXPERTS!
BIENVENUE À TOUS CEUX
QUI VEULENT SE CONSTRUIRE UN AVIS,
PAR EUX-MÊMES ET POUR EUX-MÊMES.
IMPERTINENTS ET CRITIQUES,
CES PETITS ANTIDOTES LEUR SONT DÉDIÉS.

L'amour nous enthousiasme,
nous obsède, nous fait rêver ;
tant de romans
et de films le célèbrent...

Mais l'époque livre aussi nos désirs
à une cruelle compétition narcissique,
qui nous laisse esseulés et frustrés.

L'amour est-il *has been* ?
Ou est-il à réinventer ?

Jt'm

DANS LA MÊME COLLECTION

Yann Dall'aglio, *Une Rolex à 50 ans – A-t-on le droit de rater sa vie ?*

Mathias Roux, *J'ai demandé un rapport – La politique est-elle une affaire d'experts ?*

Guillaume Pigeard de Gurbert, *Fumer tue – Peut-on risquer sa vie ?*

Normand Baillargeon, *Liliane est au lycée – Est-il indispensable d'être cultivé ?*

Camille de Vulpillières, « *Dis merci à la dame* » – *Que signifie la politesse ?*

Jean Salem, « *Élections piège à cons* » – *Que reste-t-il de la démocratie ?*

Samuel Pelras, *Un geste pour la planète – Peut-on ne pas être écolo ?*

Yann Dall'aglio

Jt'm

L'amour est-il has been ?

Flammarion **Antidote**

Yann Dall'aglio enseigne l'amour de la sagesse en région parisienne. *J't'm* est son second livre sur le non-sens de la vie.

© Flammarion, Paris, 2012.
ISBN : 978-2-0812-7072-5

À Julie Alia Nina.

« Mon Enfant,

Je regarde jusqu'au fond de ton cœur
et je sais tout de toi (Psaume 139.1).

Je sais quand tu t'assieds et quand tu te
lèves (Psaume 139.2).

Je te vois quand tu marches et quand tu
te couches (Psaume 139.3).

Je connais parfaitement toutes tes voies
(Psaume 139.3).

Même les cheveux de ta tête sont comp-
tés (Matthieu 10.29-31) ».

ConnaîtreDieu.com

« Et tu diras bonjour/Dans ton bain,
à l'éponge. »

Michel HOUELLEBECQ, *Renaissance*

INTRODUCTION

Jack et Rose sont sur un bateau. Ils s'aiment. Le bateau coule. Jack meurt. Rose pleure. Tout le monde pleure. La mer, les dieux, les spectateurs. Courageuse, Céline Dion continue de chanter. Bilan : vingt millions et sept cent mille entrées. C'était *Titanic* 1997. C'était l'amour comme depuis des siècles. Celui dans lequel on croit, après lequel on court. Pas davantage *has been* que notre condition humaine ; que notre solitude, et le moyen d'y remédier.

Un an plus tard, Michel Houellebecq publie *Les Particules élémentaires*. Énorme succès. Le *Titanic* de la littérature – toutes proportions gardées. Et pourtant... Le message est strictement inverse. Non, l'amour n'est pas éternel. Il a une histoire, des formes précises, souvent religieuses, toujours communautaires. Or ces formes, le libéralisme

occidental les a décomposées. Ne restent plus que des individus, seuls, qui se croisent, se séduisent, se quittent, mais ne parviennent presque jamais à s'aimer.

Comment comprendre cette double popularité ? Avons-nous foi en l'amour ou sommes-nous désabusés ? L'alternative est fautive : cette foi n'est qu'un regret. Nous vivons avec l'image ancienne de l'amour, sans vivre cet amour. Avec sa nostalgie, faute de sa réalité. Et nous en crevons. Lentement. Car nous sommes devenus trop conscients de nous-mêmes, de nos droits individuels ; trop narcissiques et intelligents pour céder à la sentimentalité. Comme si, à trop montrer qu'on aime, on risquait de se dévaloriser. De ne plus être désiré. « Jt'm » : signes rapides, par lesquels l'amour se donne sous le mode du retrait. Pauvre stratégie... même amoureux, nous faisons encore semblant de faire semblant d'aimer. Les jeux sélectifs de la séduction impliquent une vigilance, une démonstration de force et d'autonomie qui excluent tout abandon à autrui. Privés de religion commune, de traditions, d'enracinement social, les individus se retrouvent donc seuls et assoiffés de reconnaissance. Mais cette soif elle-même suppose qu'ils la désavouent. Qu'ils gardent leurs distances. Qu'ils ne fassent l'aveu d'aucun besoin d'amour.

INTRODUCTION

Quelle est l'origine de ce processus ? Et comment en sortir ? Ce livre a pour but de répondre à ces deux interrogations. Il étudiera dans une première partie les formes classiques de l'amour humain et les raisons de leur décomposition. Il montrera que ces formes avaient pour fonction de tisser des liens durables ; de maintenir, par-delà la dispersion temporelle et spatiale, par-delà l'éloignement et la mort, une unité sociale. Et dira pourquoi la durée, le maintien de ces rapports ont cessé d'être normatifs. Dans une deuxième partie, il décrira la misère affective qui caractérise le monde contemporain. Il s'intéressera plus particulièrement aux règles qui dominent le jeu moderne de la séduction ; ainsi qu'aux contradictions – réelles ou apparentes – qui menacent la vie en couple. Enfin, et sans s'effrayer du paradoxe, il essaiera de montrer dans une dernière partie pourquoi l'amour, en vertu de l'extrême solitude à laquelle l'époque nous condamne, loin d'être *has been*, n'a jamais été aussi proche de sa forme pure et véritable.



CHAPITRE PREMIER

Le bal des vieux gominés

« Je ne t'ai jamais dit / mais nous sommes
immortels / pourquoi es-tu parti(e)
/ avant que je te l'apprenne ? »

DOMINIQUE A, *Immortels*

Regardez-les bien, ces antiques amours. Ils désirent tous retenir ou annuler le temps. Maintenir l'illusion que ce qui passe... reste. En les aguiçant d'un bal, je les ai sortis pour vous. Ah ! ils se sont faits beaux ! Jean, le religieux, qui flageole du genou. Et René, le romantique, à qui l'arthrite met vingt bagues. Et d'autres, encore, dont la surdose de parfum ne couvre pas cette odeur acide, tenace, qui exsude des vieillards en phase terminale.

Ça y est, la musique démarre ! Ils dansent, comme autrefois ! On s'y croirait ! Tout le monde

est ému... Et plus encore celui qui, d'un œil distant, voit des gominés cireux tenir dans leurs bras des femmes fantomales.

L'amour filial

L'amour a des formes variées, complexes, qui font le bonheur de l'art ou du récit. Pourtant, son origine est bête : il suffit de regarder un fauve chasser un faon, le dévorer, puis bâiller à l'ombre d'un acacia. Qu'aime donc ce fauve ? Il aime se conserver, parce qu'il aime jouir de la vie. Mais comme son être est borné, et l'énergie dont il dispose limitée, il ne peut atteindre ce but qu'en s'assimilant d'autres êtres, ou en leur transmettant son identité. D'où la faim, d'où le sexe, et leur mutualité. Car comment se nourrir si rien ne se reproduit ? Et comment se reproduire si l'on ne s'est pas nourri ? C'est la prière d'Inanna, déesse sumérienne de l'amour : « Et quant à moi : ma vulve, mon tertre rebondi, / moi, jouvencelle, qui donc me labourera ? / Ma vulve à moi, la Reine, ma glèbe tout humide, / Qui y passera la char-rue ? » De même lance-t-on du riz sur les jeunes mariés afin qu'ils soient fertiles.

L'amour est gros de ses parents

Cependant, ces deux exemples montrent la différence entre les hommes et les fauves : tandis que ces derniers chassent, copulent et meurent sans penser à jeudi, les hommes se souviennent d'avoir survécu malgré les guerres, les maladies, les inondations, les sécheresses et s'adressent aux dieux pour que ce miracle continue. C'est pourquoi, à chaque Nouvel An de Sumer, un mariage unissait une femme-Inanna à un homme-Dumuzi, ce qui devait garantir la reproduction du bétail, des plantes, et donc des hommes. Dumuzi, le dieu-pasteur, et Inanna deviendront Tammuz et Ishtar à Babylone, Osiris et Isis en Égypte, Attis et Cybèle pour les Phrygiens, Adonis et Aphrodite-Vénus en Grèce et à Rome... Une même angoisse a donc parcouru le monde : que le blé ou l'orge, que le porc ou le bovin, que le soleil, la pluie, les enfants ne reviennent plus. Afin de conjurer cet épuisement et l'usure de toute chose, l'amour humain s'est alors fait l'enfant d'un amour plus puissant que lui, auquel il devait rendre grâce sous peine de devenir stérile.

Ce sentiment de devoir son avenir au passé, nous l'appellerons « amour filial ». Il correspond à la *pietas* romaine et fonde la religiosité. Dans un

système patriarcal, il remonte des enfants au père, puis du père à ses ancêtres mâles, enfin de ces ancêtres à un phallus divinisé (Zeus, Jupiter, Yahvé...). Mais qu'importe le système de transmission : qu'il soit patriarcal, matriarcal ou composé, il s'agit toujours d'être fidèle à la caste, à la lignée, de remonter le temps jusqu'à sa source, afin qu'en s'y baignant les choses présentes trouvent la force de durer. De se reproduire. Car, après tout, pourquoi le soleil, les végétaux, les bêtes et les hommes renaîtraient-ils ? Et les sages se disaient : « Si un jour la vie disparaît, ce sera par ingratitude. »

*« Maintenant que mémé est enterrée,
je peux jouer à la Wii ? »*

« Tu nous dois la vie » : voilà ce qu'autrefois, en Occident, avec le soutien de toute une équipe ancestrale, les parents osaient dire à leur petit d'homme. Aujourd'hui, cette phrase nous horripile : nous n'y voyons plus qu'un odieux chantage, qui porte atteinte aux droits personnels de Kevin. Lequel, et c'est la riposte conseillée, « n'a pas demandé à naître ». Ce qui non seulement le libère de sa dette, mais la transfère à ses géniteurs.

Et ne fait rien moins qu'inverser l'ordre amoureux du temps.

On dira partiellement la vérité si on attribue cette inversion au progrès des sciences et des techniques. Certes, avec la découverte au XVII^e siècle du caractère mécanique du mouvement matériel, avec celle au XIX^e siècle des lois génétiques de la reproduction, la conservation de la vie, son développement ont cessé d'être garantis par la fidélité des hommes à la volonté des dieux et de leurs ancêtres pour devenir les objets d'un savoir rationnel et efficient. Mais c'est surtout l'accélération d'un temps soumis à la productivité qui a fait de la transmission intergénérationnelle un non-sens. Les sciences et les techniques n'auraient que lentement progressé si elles n'avaient pas été subordonnées à la logique du rendement marchand. C'est l'idée même de « croissance » permanente qui, en dévaluant à chaque instant le passé, a rendu l'amour filial *has been*.

Et avec lui l'amour parental. Il serait en effet naïf de croire qu'on peut le mesurer par le nombre des faveurs ou des sacrifices. Car il ne s'agit plus dorénavant pour les parents d'être fidèles à l'amour qu'ils ont reçu en le transmettant à leurs enfants ; mais de se soumettre à la jeunesse et à la nouveauté en suivant exactement le rythme auquel les

choses doivent être relookées. Le modèle est en aval, et non plus en amont. Grâce aux enfants, les parents héritent de l'actualité ; et retrempent leur désir fatigué dans les eaux natives du consumérisme. Comme l'avoue la rédactrice en chef de *Lolita*, dans *La Possibilité d'une île* (Michel Houellebecq, 2007), « ce que nous essayons de créer, c'est une humanité factice, frivole », « une génération de *kids* définitifs ». Il n'y a plus à proprement parler de transmission ; mais seulement l'élaboration de cet apartheid idéal : d'un côté, des clients-enfants-rois qui, toutes générations confondues, ont pour mission d'écouler la marchandise ; et de l'autre des hommes qui, quel que soit leur âge, sont hors du coup parce que trop lents, trop hésitants – et qu'on évite parce qu'ils sentent l'hospice.

Mais la plus belle illustration de la perte d'amour filial, nous la trouvons encore dans le fait que personne, ou presque, ne trouve inacceptable que la publicité viole nos plus beaux morts. Ainsi a-t-on fait vendre à Che Guevara des boissons gazeuses ; à Gandhi des ordinateurs Apple, des téléphones portables, des Smirnoff... (cf. archeologue.over-blog.com). Nous comprenons par là ce qu'un slogan comme « *Think Different* » en réalité favorise : l'amnésie. « Penser différemment »,

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHBN000500.N001
Dépôt légal : février 2012